LES DIX ANS DE CHRONIQUES

LIBRAIRIE CHRONIQUES
CRÉTEIL

CONSIDERATIONS EGOTISTES INSPIREES PAR LES MARQUE-PAGES

Sur mon bureau, dans le porte-lettre, aux côtés des cartes de visite et des enveloppes, se trouve un paquet de marque-pages « Chroniques ». Ce sont de longues bandes de carton clair rappelant la raison sociale de la librairie susdite et ornées d'un livre anthropomorphe. Il en existe plusieurs modèles légèrement différents. J'avoue d'ailleurs un certain agacement devant les variations qui perturbent la belle ordonnance de ce paquet. Que le dessin du personnage évolue ne me gène pas, c'est même une fantaisie de bon ton qui n'altère en rien l'homogénéité du rangement ; mais quand la taille change, que le blanc devient crème et le carton, papier fort, c'est tout un ordre qui s'en trouve modifié. Pourtant, je n'imagine plus de m'en passer. Il faut une circonstance exceptionnelle (voyage lointain, tornade, lecture d'un ouvrage relié avec signet intégré...) pour que j'utilise d'autres moyens de marquer le point où j'interromps ma lecture.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Oserais-je avouer qu'encore adolescent, je cornais les pages ? Plus tard, j'agis sans règle, avec une fantaisie débridée qui m'étonne moi-même aujourd'hui mais me permets de porter un regard objectif, voire scientifique, sur l'évolution d'une partie de ma vie. En effet, relisant ou simplement feuilletant des livres, j'y retrouve parfois de ces marques improvisées. Certaines ne témoignent que de l'endroit où j'entrepris ma lecture,

ainsi en est-il de ces petits morceaux de papier coloré, ouatiné, parfois parfumé. D'autres marquent une évidente ascension sociale, du ticket de métro de 2e classe à la carte d'embarquement. D'autres encore sont plus intéressantes, surtout si on les couple avec des informations complémentaires. Le classement chronologique des billets de cinéma fossiles correspond à des séries homogènes d'ouvrages et de quartiers de Paris. On observe d'abord la symbiose des cinémas des Champs-Elysées et d'ouvrages classiques de l'adolescence comme *1984, Dracula, Les infortunes de la vertu* ou, en fouillant les strates les plus anciennes, *Chiens perdus sans collier.* Le Quartier latin est associé plutôt à des ouvrages universitaires ou philosophiques, avec même un ticket du *Saint-André-des-Arts* dans un *Teilhard de Chardin,* témoignage d'une intense phase mystique. La période suivante, celle de Montparnasse, montre un souci plus littéraire et éclectique, de Foucault aux romans chinois en passant par la psychosociologie, les récits de voyages anciens ou les traités de botanique... Cette diversité tient à la fois à une disponibilité toute nouvelle suite à la fin de mes études et à une consommation abusive du *Nouvel Observateur.*

Il est parfois des marques qui rendent nostalgique : cartes postales, photographies, lettres d'amis et même une enveloppe cachetée et affranchie, oubliée à la trentième page d'un vague précis de philosophie orientale. Cette dernière découverte me fit comprendre a posteriori les raisons d'une rupture jusque là obscure et les dangers de la philosophie soporifique.

Cette évolution de la marque des pages vers une uniformisation que certains qualifieront de rigidité et que je préfère appeler rigueur, ne fut pas pleinement linéaire ; en effet, je dois confesser une période boulimique pendant laquelle je ne pouvais abandonner un livre avant d'en avoir fini la lecture. On comprendra aisément que cette époque fut celle d'un extrême dépouillement au niveau du marque-page.

Je constate un changement parallèle dans mes positions de lecture. Je ne parle pas évidemment de la lecture dans les lieux publics, notamment les transports en commun, où les contraintes physiques s'imposent à chacun. Je pense à la lecture en privé quand on peut se livrer en toute quiétude à ce qui est peut-être le seul vrai plaisir solitaire, enfin presque le seul. Plus jeune, je lisais surtout des livres de poche, allongé, voire avachi sur le lit ou sur la moquette. Ce relâchement ne m'est plus guère familier, je n'utilise désormais la position horizontale que pour la consultation d'ouvrages dont la taille

ou le poids rendent la manipulation difficile. Le plaisir de lire est devenu plus complexe ; au bonheur du texte se sont ajoutées des sensations multiples : le grain d'une reliure sous la main, la blancheur ou le jaunissement de la page comme la forme des caractères, le bruit de la feuille qu'on tourne, l'odeur d'encre, de cuir voire de poussière... Tout cela participe d'une ambiance. Bien calé dans mon fauteuil, j'accompagne Simenon d'une bière, Agatha Christie d'une tasse de thé ; j'évite de trop lire Chandler depuis que je cherche à diminuer ma consommation de bourbon. Et comment se plonger dans les brumes londoniennes avec Sherlock Holmes ou Harry Dickson sans une bonne pipe ?

Bien entendu, à portée de ma main droite, se trouve mon marque-page. Au même titre que l'apparition des cheveux blancs, il est le révélateur d'une certaine... maturité.

CHRISTIAN FOURNIER

LA BIBLIOTHEQUE

Le rangement d'une bibliothèque est chose délicate ; je classais la mienne par genres, sans m'immiscer davantage. Les poètes fraternisaient, entremêlant siècles et rimes, les historiens confrontaient événements, arbres généalogiques sans chronologie aucune, les personnages romanesques disposaient de leur destin en fuguant chez le voisin. Et au centre, à portée de main, de regard, se regroupaient, en grand désordre, mes livres préférés.

Mais ma boulimie en la matière et la fréquentation de quelques bonnes librairies augmentaient, à un rythme soutenu, la quantité d'ouvrages et la moindre investigation devenait laborieuse. Aussi, un matin héroïque, je la recomposais par ordre alphabétique. Mes bouquins favoris disparurent dans la masse de l'alphabet. Qu'importe ! l'essentiel est d'être entouré de livres et de pouvoir tendre la main vers eux chaque fois que nécessaire.

Désormais, la recherche d'un auteur était aisée, décalé, au pire, par rapport à la deuxième ou troisième lettre du nom. Par contre, lorsque j'évoquais le contenu d'un livre sans que l'auteur me revienne en mémoire (phénomène fréquent pour les essais), la tâche se révélait ardue. Je m'accrochais au souvenir de la couverture, fouillant les rayonnages pour en extraire trois centimètres de rouge ou deux de bleu...

Ni la taille de ma bibliothèque en absolu ni la qualité des reliures

qu'elle contenait ne justifieraient ces remarques si je n'avais découvert, un jour, les P entre les H et les J.

Comme d'autres, je faisais parfois défiler tout l'alphabet pour retrouver l'ordre idoine mais de là à escamoter d'un coup les lettres K L M N O ! Je tais le L puisqu'un L s'y glissait. Je replaçais tout en bon ordre.

Quelque temps plus tard, voulant faire le point des livres à lire ou à relire, je dénichais de nouveau les P entre les H et les J. Je les rangeais, me fixant comme objectif de surveiller ce secteur. Puis, j'oubliais, jusqu'au moment où ; de nouveau, je constatais le même enchevêtrement.

Je cherchais, en dépit de l'absurdité de cette démarche, une explication dans le contenu des ouvrages. Absurdité... théâtre de l'Absurde... Ionesco pourtant absent de ces planches... la lettre K bien que proche n'était pas impliquée pourtant Kafka voire même Kundera... et ce I qui se promenait là – Irving – un suspect de taille.

– Que faisiez-vous dans la nuit du 21 au 22 juin ? (J'estimais que le dernier méfait avait eu lieu cette nuit là.)

– Des altères.

– Toute la nuit ?

– Oui.

Il n'était pas exclu que cela fut vrai et Irving avait vécu assez de drames pour ne pas le mêler à celui-ci...

Parmi les H et les J, je surveillais Huxley et Jouhandeau.

Bref, je confrontais tous les témoins, négligeant les principaux intéressés : procédure contestable, j'en conviens. Pour finir, je les convoquais :

PALMIER	*Sur Marcuse*
PAVESE	*Le bel été. Avant que le coq chante*
	Le métier de vivre, tomes 1 et 2
PEREC	*La vie mode d'emploi*
PERROS	*Papiers collés*
PERREIN	*Les cotonniers de Bassalane*
PILARA	*L'œuf de la Passion*
PROUST	*Contre Sainte-Beuve*

Manifestement, les quatre Pavese constituaient une bande, bien que deux d'entre eux soient restés en place. Lesquels ? Quant aux autres, tous suspects...

PALMIER J.-M. : s'intéresse à Marcuse, philosophe largement respon-

sable des désordres de 68 et justement l'exemplaire datait de 1968. La dimension historique et révolutionnaire de ce procès m'effrayait – en attente.

PEREC G. : une vie mode d'emploi écrite à l'aide d'un ordinateur..., trouva le moyen de s'échapper dans la mort – condamné par contumace.

PERROS G. : notant son mal être sur des papiers collés, ce qui fait forcément désordre, mort lui aussi, il n'empêche – appelé à comparaître.

PERREIN M. : aucune charge contre elle, d'autant qu'elle est du Sud-Ouest – acquittée.

PROUST M. : juif dandy s'acharnant contre ce pauvre Sainte-Beuve, tripotant à ses moments perdus le temps – appelé à la barre.

PILARA N. : Brésilienne, une sensualité excessive, faussement exotique, un lyrisme artificiel – extradition.

Et enfin, Pavese.

PAVESE C. : ressortissant d'un pays fabriquant autant d'anarchistes, de terroristes que de spaghetti – suicide à Turin.

Les quatre ouvrages : deux recueils de Nouvelles (genre pernicieux), un Journal en deux tomes qui enlèverait toute envie de vivre si la vie n'était pas tant difficile et si l'angoisse de l'un n'apaisait l'angoisse de l'autre – garde à vue.

Je les relus tous, sauf la Brésilienne, guettant attentivement les pages à conviction. A l'issue de cette instruction, je tenais le coupable : Pavese ! Seule la preuve manquait.

Les charges retenues étaient accablantes. La plus grave : poète ! Bien qu'il n'ait pas utilisé ici cette arme redoutable, les aveux truffaient son Journal.

Au hasard : « Plus j'y pense et plus me paraît remarquable la facture homérique du livre-unité. A un stade, que tout devrait faire supposer enclin à l'uniformité, se manifeste au contraire le goût de la tapisserie limitée et bariolée, la recherche de l'unité différenciée.../... Surtout, ce ne sont pas les hommes du cri brusque et monotone qui jaillit de l'espérance, la sous-entend et l'unifie en une sensation ; mais les voyants bien disants, tout entier choses, tranquilles et impassibles promoteurs de la variété, les sournois de l'expérience, qui la taillent et la distribuent en figures, comme par jeu, visant, très habiles, à la remplacer. »

Je procédais à une reconstitution afin de déterminer lesquels des

quatre livres avaient quitté leur poste, comprendre pourquoi les autres écrivains avaient suivi Pavese.

En matérialisant les déplacements, je cernais enfin le mobile : je me fourvoyais en supposant des complicités chez les H et les J, Irving faisant le gué, ces rencontres étaient fortuites.

Les livres coupables, *Le Métier de Vivre,* tome 1 et tome 2 bousculaient les autres pour réintégrer leur emplacement ancien, celui de mes livres d'élection. Pavese le mal aimé... Par dérogation je l'y laissais.

COLETTE BROGNIART

CHRONIQUES GARGANTUESQUES

« Ce n'est pas vrai qu'on n'a pas le temps de lire. Quand on veut, on trouve toujours le temps. » La réplique m'assomma. Je ne montrai rien.

Pourtant, moi, je ne lui avais rien fait à ce libraire ! C'était à l'époque où je ne lui avais pas encore dit que je l'appelais Gargantua. Oui, « Gargantua » ! Parce que, aux Chroniques, quand on se trouvait à ses pieds – non que je m'y jetasse en un geste de vénération, par humilité ou pour me faire pardonner quelque crime de lèse-livre (mauvais goût ou manque d'appétit) ou dans quelque autre but inavouable, mais on était face à lui comme aux pieds d'un Hercule, du Colosse de Rhodes, des Pyramides d'Egypte (en plus rond) – quand on était à ses pieds donc, on se sentait simples soldats de Picrochole, parisiens compissés par le géant et noyés, pélerins mangés comme limaces dans la salade. D'ailleurs, à le regarder de plus près, on lui soupçonnait un appétit pantagruélique et on ne sait quelle difficulté à faire une nette distinction entre nourritures de l'esprit et nourritures très terrestres. Preuve s'il en est, il semble qu'il soit absolument incapable – mais n'en est-il pas de même chez Gargantua à qui lecture estoit faicte pendant son repas – de parler de littérature avec ses amis et alliés sans jeter à terre tous les livres de dessus ses tables pour les remplacer par force plats, force assiettes, et, avec une délectation non dissimulée, force verres...

Au début, moi, je ne m'étais pas méfiée. La réalité s'est fait jour quand ce traître de Ça, Moi, Surmoi (enfin le « truc » qu'on étale sur le divan du psychanalyste) me fit un jour me retrouver comme en jupette plissée et socquettes blanches devant lui (non non, M'sieur le psychanalyste, j'ai rien dit ! Et le fait que la dernière fois que je l'ai rencontré, il m'ait suggéré la lecture de livres érotiques arabes ne laisse rien présumer de sa perversité, ou de la mienne) je fus aussi rassurée que le Petit Poucet devant l'Ogre. Parce qu'à l'Ogre, il lui ressemble. Un ogre gourmet... Et moi je suis persuadée d'être très appétissante...

Alors le jour où la sentence est tombée : « Quand on veut, on a toujours le temps », j'ai compris : c'était une menace... Si je ne lisais pas, je finirai en amuse-gueule avant une livresque dévoration...

Depuis, je lis ! Tout ce qu'il me conseille ! Tout ce qu'il me conseille en se léchant les babines (oui oui, je l'ai vu !) – souvenir du plaisir de la lecture ou avant-goût de l'amuse-gueule ? –, tout ce qu'il me conseille en m'en lisant des passages, l'eau à la bouche... Me voilà obligée d'aller dans sa librairie pour lui montrer que je lis et lis encore : je sais tout du narrateur de secours dans l'histoire de Marie-Julie-Anastasie ; je sais que les petites filles respirent le même air que nous, que les grosses rêvent aussi, que l'amour peut être pur, n'en déplaise au Père Guimera, que Ruth avait de si beaux yeux noirs, que son père pleure sa lumière. Je lui ai pas dit à Gargantua que j'arrivais plus à mettre la main chez moi sur les histoires d'Hortense, et que la cinquantaine à Saint-Quentin était à Saint-Brieuc (j'espère que je n'oublie personne, parce que je voudrais l'avoir, moi, ce prix pas encore identifié (mon absolution ?)). Mais je lis, je lis, je lis, j'en ai plein une besace, de livres, pour les vacances ! Je lis, je lis, je lis, mais j'vous jure, Monsieur Gargantua, si parfois vaincue par l'épuisement, dans mon sommeil je dis : « Fnac, Fnac, Fnac à moi Virgin, à moi Carrefour ! », je le fais pas exprès, Monsieur Gargantua..., je le fais pas exprès...

PASCALE FOURIER

CHARRUE

J'étais cette année-là traversée de sentiments contradictoires à l'égard d'un homme que j'avais passionnément aimé, hésitant entre la tentation de la tendresse et la colère au fond.

Par une après-midi grise de juillet, j'accompagnai à la librairie Chroniques une amie qui partait pour Israël afin qu'elle y choisît quelques ouvrages pour ses hôtes. Pendant qu'elle examinait les dernières parutions, j'errai devant les rayons sans idée précise et tombai en arrêt devant les livres de Pinget qui éveillèrent en moi des souvenirs que, pour une fois, je ne refoulai pas. Je feuilletai *Charrue* et des phrases piquées au hasard me séduisirent :

« Parcourant ses notes... Un mot revenu du fond de l'enfance...
Pluie et bourrasque continuent... »

Je me dis que ce pourrait être une idée de cadeau pour l'anniversaire de cet ancien mari et que ce serait peut-être une manière de renouer des liens dont je déplorais qu'ils fussent totalement rompus après avoir été si forts. Mais aussitôt, m'en voulant de cet attendrissement, je me dis qu'il ne méritait pas cette attention. Je discutai avec le libraire barbu, ami de Pérec, qui me vanta les charmes de *La belle Hortense* et quittai la boutique, le livre de Roubaud sous le bras, avec quand même un léger regret pour le petit volume blanc aux armes des Editions de Minuit que je m'étais en quelques minutes quasiment approprié.

Fin juillet, chose extraordinaire, la mère du père de mon fils de passage à Créteil voulut, délicate attention, nous offrir des livres pour les vacances. Je l'emmenai à Chroniques.

Pendant que l'enfant hésitait au milieu d'ouvrages que notre efficace libraire avait sélectionnés pour lui, je revins insensiblement vers le rayonnage qui m'avait retenue à ma précédente visite. *Charrue* était toujours là. Un tout petit livre, si petit. Je le tins longtemps dans mes mains, presque décidée à me le faire offrir.

Mais il y aurait eu là un détournement d'objet. L'ouvrage étant destiné à quelqu'un d'autre, il resterait paradoxalement sur son étagère.

Fort heureusement, je vis que le troisième tome de *L'idiot de la famille* de Sartre était là. Cher Flaubert... Je n'étais pas venue à bout des deux premiers, mais qu'importe. C'était pour moi un symbole et, comme tel, je l'emportai, additionné du *Livre de Manuel* de Julio Cortazar auquel il me fut impossible de résister une fois que le libraire m'eut convaincue de le lire. La première phrase entrevue me laissa présager de futurs délices et emporta ma décision :

> « Pour des raisons qui tombent sous le sens j'aurai été le premier à découvrir que ce livre non seulement ne paraît pas ce qu'il veut être mais paraît souvent ce qu'il ne veut pas être et c'est ainsi que les tenants de la réalité en littérature vont le trouver quelque peu fantastique tandis que les mordus de la littérature de fiction déploreront son alliance délibérée avec l'histoire de nos jours. »

Changeons de lieu. Je suis en Bretagne, dans une petite boutique que j'affectionne, face à la rivière. *Charrue* m'obsède. La date de l'anniversaire se rapproche et je suis encore dans les temps pour confectionner un paquet-cadeau : mettre le livre si peu épais dans une enveloppe avec un petit mot, neutre de préférence, imaginer la surprise, peut-être l'émotion de celui qui le recevra.

Je me décide. Si *Charrue* est là, je l'envoie, juré, promis. Si, si... Et puis non. Réfléchissons encore. Je ne suis pas sûre d'avoir envie de briser la glace entre nous. Je n'ai peut-être pas envie d'être gentille. Ou bien, j'ai peur de faire un pas vers celui qui est parti, et qu'il n'y ait rien en échange, ou bien...

Avec tout ça, les jours passent. Il est trop tard pour l'anniversaire.

Et les jours continuent de passer. Nous sommes bientôt en hiver. Depuis la rentrée, je ne suis pas retournée une seule fois à Chroniques. Un dimanche très froid de janvier, sortant de chez des amis à

la nuit tombée, je décidai de m'y prendre pour choisir avec mon fils une carte qui remercierait les grands-parents de leur chèque pour les sports d'hiver.

Et le charme opéra. La boutique lumineuse et chaude, plantée dans la neige comme une illustration de Noël. La libraire qui me raconte passionnément *Le livre des nuits* de Sylvie Germain, ses terribles et fascinantes paires de jumeaux, et puis, *Charrue,* à sa place sur le rayon. Je l'achetai.

Si ce n'est pas pour lui, ce sera pour moi, d'autant plus que la première phrase, celle de la page de garde, répond bien à mes préoccupations du moment :

« L'art de dire
Beau casse-tête »

J'emportai le petit livre chez moi comme un trésor longuement convoité.

A ce jour, je dois bien le dire, je ne l'ai pas encore lu en entier.

Il traîne toujours sur la table basse du salon. Fut rangé quand je sus que son destinataire devait passer. Il n'aurait plus manqué qu'il le découvre et s'étonne – je ne partageais pas sa passion de Robert Pinget même si je garde pour *Graal Flibuste* et la sorcière Vaoua une tendresse très sentimentale qui ne tient pas qu'au texte – le feuillette, quel sacrilège !...

Je l'ai promené avec moi. Je l'ai même recouvert d'un papier blanc de peur qu'il ne s'abîme au cas où je finirais par l'offrir.

Je l'avais dans mon sac lors de ce déjeuner raté quand j'ai évoqué timidement son histoire, et la tentation a été grande de le donner à cet homme étrangement assis en face de moi dans le restaurant de cet hôtel près du lac. Mais je voulais d'abord le lire. Puis l'écrire. C'est presque fait. Quelques pages qui parlent de quelques pages qui parlent de l'écriture, mais aussi de la difficulté d'être et de son expression. Et *Charrue* qui avait été longtemps sous mes yeux, à portée de la main et du cœur, fut un jour placé dans l'étagère, avec d'autres papiers-souvenirs.

Je le relis aujourd'hui, à la recherche d'une phrase pour quelqu'un d'autre et je revois avec d'autres yeux cette soirée grise de juillet où j'étais allée à la librairie Chroniques, accompagnant une amie qui cherchait une idée de cadeau...

J'ai devant moi tous les livres héros de cette histoire... Je suis même

retournée récemment à la librairie pour acheter *Graal Flibuste* et vérifier le nom de la sorcière, la frémissante chasseuse d'amour...

Je l'entrouvre. Je suis prête à succomber :

« Un ivrogne est assis à une table... »

et plus loin :

« Elle a mis ses belles chaussures en peau de requin et sa robe d'aigue-marine. »

et encore :

« Des animaux bizarres passent sur un pont. Il est trois heures ou presque. Belle lumière d'après-midi... Des dindons-phoques et des oiseaux-lyres sanglotent tout à fait comme des personnes mais on ne voit pas pourquoi. »

La magie recommence. Les mots forts de Pinget me surprennent, m'étonnent, me séduisent. J'avais oublié...

Les livres sont là et leur pouvoir évocateur intact. La librairie aussi qui n'a rien perdu de son charme ni de son éclat...

Dix ans déjà...

Bon anniversaire Chroniques.

ANNE BERRUET

ARMOIRES A LIVRES ET TROUS A RATS

Umberto Eco l'avait bien dit : « Ce qui est fascinant lorsque vous entrez dans une bibliothèque, ce n'est pas de trouver le livre que vous cherchiez, mais de repartir avec celui qui se trouvait à côté. » Ma libraire ne pourra pas dire le contraire : je ne peux quitter les lieux que deux ou trois livres à la main. Faire autrement me semblerait une injure.

Compte-tenu de certaines factures exorbitantes et des cris que poussait mon mari en me voyant rentrer (« Où trouveras-tu le temps de les lire ? »), j'avais pensé me faire interdire de lecture fraîche, comme d'autres se font interdire de jeu. Pareille pensée ne dura que le temps de la dire. J'avais imaginé également un système de prélèvement automatique, mais frissonnais tout aussitôt. Quoi ! Assimiler mes frais de librairie aux dépenses d'assurance sur la vie, la retraite, le caveau familial... Ma librairie est un cloître, l'autel de la mémoire, le labyrinthe de nos fantaisies. Mes deniers seront une offrande.

Mon mari surenchérit : « Rien de plus sinistre et de plus froid qu'une bibliothèque. Cela sent la poussière et les toiles d'araignée. » Tu ne crois pas si bien dire, mon Chéri. Les livres tissent entre eux des liens qui multiplient l'existence, la transgressent. J'aime à penser que je suis le troisième personnage de la création, que d'une certaine manière, j'en suis l'aval et l'écrivain l'amont. D'ailleurs, ne sommes-nous pas de la même eau ? J'ai une prédilection pour le récit

picaresque, quand, semblable au héros en quête d'une identité perdue, je cherche l'instant magique où les mots de l'autre deviennent un fragment de moi-même.

Je connais par cœur la place de chacun de mes livres, même si, au gré d'un dépoussiérage printanier, ils grimpent d'un rayon, comme d'autres montent d'un échelon. Mon mari prédit l'écroulement prochain d'une des étagères. Ma passion dévorante, qui m'a voulu le doux surnom de « rat », ira-t-elle jusque-là ? A moins que ce ne soit les mots eux-mêmes, qui, sortis de ces armoires à livres ou de ces trous à rats, subrepticement me mangent...

SABINE ADLER

CONCOURS « CHRONIQUES »

Allo, ne quittez pas, on vous passe New York.

Allo Chantal, j'ai le New York Times sous les yeux, il paraît que « Chroniques » lance un concours pour fêter leur dixième anniversaire. Tu devrais écrire un article, tu sais écrire, toi, et puis les livres, ça te connaît puisque tu es « prof-de-Français » !

Aïe, Aïe, Aïe ! ! Ils vont m'entendre chez Chroniques : « Nous n'avons pas l'ambition de passer chez Pivot et bla, bla, bla. » Même New York est au courant ! Me voilà prise au piège de mon statut social, pas moyen d'y échapper. Quelle déchéance si je n'étais pas sélectionnée ! Je serais déshonorée dans le monde entier ! Me voilà prise de panique, comme tant d'autres si célèbres, devant ma page, pardon, mon écran blanc !

Quand j'avais treize ans, non « je ne m'ai pas tuée », mais quand même j'ai écrit mon premier roman. Trois cahiers de brouillon, bien remplis, minutieusement écrits. Chaque jour, j'écrivais, j'écrivais. Devant mon bureau en désordre, mes personnages se mettaient en mouvement : la petite Sashiko, rescapée du Vietnam (nous étions dans les années soixante-dix), son charmant fiancé, en rupture de famille et de société (merci mai 68), peintre sur la Butte Montmartre (provinciale, je ne connaissais de Paris que les sites touristiques), et toute une grappe de personnages, tous plus stéréotypés les uns que les autres ! Tous prenaient vie sous mon stylo « bic », tous s'inscrivaient

dans l'Histoire en même temps que dans ma propre histoire. J'étais magicienne, je les faisais chanter, souffrir, rire, aimer, mourir aussi. Mon stylo était le chef d'orchestre. Moi, je ne connaissais que quelques partitions, lui, semblait posséder toute la symphonie.

Drôle de gestation d'enfant ! Tout le monde respectait cette « tocade ». Tout le monde me voyait déjà écrivain. Pourtant, chez nous, personne n'avait jamais vibré pour un livre. Fraîchement rapatriés d'Algérie, leurs mains en disaient plus long que les mots et ne s'arrêtaient jamais le temps de rêver, de vivre. Jamais je ne me suis demandé pourquoi, alors, on m'apportait le déjeuner ou le diner dans ma chambre au lieu d'exiger ma présence à la table familiale. Aujourd'hui seulement, je réalise que mon « roman » comblait un manque ou effaçait une certaine honte, dans cette famille où la culture ne pénétrait que par le biais des éditions Beauval qui avaient, à cette époque, la générosité d'offrir le premier tome de leurs parutions à qui renvoyait le coupon-réponse, sans obligation d'achat.

Pas facile, n'est-ce pas, de prétendre un jour gagner ses lettres de noblesse dans le monde de la littérature ! Heureusement pour moi, il y avait, dans cette petite ville de province, quasiment rurale, des gens qui désiraient élargir le sens local du mot « culture ».

Je me souviens d'un vieux monsieur, ses lunettes de myope tombant sur le nez, la pipe à la bouche (Ah ! ce temps où on pouvait encore fumer partout sans être immédiatement accusé d'homicide volontaire !). Boutique était un bien grand mot, car la sienne n'avait ni vitrine, ni rayonnages, ni tables, ni présentoirs. Tous les livres étaient posés sur le sol, en vrac. Aucun ordre, me semblait-il. Pourtant le vieux monsieur savait parfaitement vous aiguiller vers l'une ou l'autre des piles.

Si la Madeleine de Proust a fait l'objet de tant d'études psychanalytiques, l'odeur des livres qui me revient aujourd'hui doit être prise sans ambiguïté aucune ! Combien d'après-midi ai-je passés là, à respirer, à feuilleter, à toucher. On pouvait alors acheter un livre pour cinq francs et le troquer ensuite contre un nouveau livre. C'était mon argent de poche qui passait ainsi, mais quel plaisir de posséder enfin un livre !

Je me souviens aussi de la petite bibliothèque du quartier, son parquet ciré qui craquait au moindre pas, les étagères, sur lesquelles il n'était pas besoin de faire de la place, la maîtresse des lieux, enfin, qui recouvrait scrupuleusement les ouvrages de plastique transparent

ou de papier kraft, selon les moyens. Pas de nouveautés dans ce lieu, mais des romans classiques, tant lus et relus qu'ils en gardaient l'empreinte. Ah ! Les Eygletières, le Jeune homme vert, comme je vous enviais de vivre une vie si différente de la mienne !

Aujourd'hui, je ne fréquente que très rarement les bibliothèques. Bien achalandées, modernes, claires, moquettées, silencieuses, elles ne sentent plus le livre, elles ne me donnent plus envie de rêver. Les tables en contre-plaqué blanc sont régulièrement nettoyées et asseptisées, les allées silencieuses, soigneusement balisées. La maîtresse des lieux se perd consciencieusement dans son ordinateur. Elle pourrait bien vous guider, vous conseiller... elle a tant à faire ! Tout, ici, est étudié pour le confort du lecteur mais... que reste-t-il du plaisir, que reste-t-il de la sensualité, où est l'odeur ? Il est vrai que, pour compenser une jeunesse sans livres, j'ai depuis longtemps préféré acheter qu'emprunter. Cependant, là aussi, quelle amertume, quelle déception ! Certes, depuis vingt-cinq ans, la culture a progressé et le livre est à la portée et au goût de tous. Mais je suis incapable d'affronter ces supermarchés de la littérature. Je ne suis ni assez cultivée, ni assez autonome pour me diriger dans tous ces rayons et j'en repars souvent le cœur et les mains vides.

Pourtant, un jour, au hasard d'une promenade, j'ai découvert la « boutique » de ma jeunesse et mon passé m'est soudain remonté à la gorge. Non, les livres n'y sont pas en vrac, à même le sol, non, le sol ne craque pas sous vos pieds et le patron ne fume pas la pipe à votre nez ! Mais, quand même, ça sent l'odeur de mon enfance : ça sent le livre et le vieux monsieur à lunettes qui vous accueille sait lui aussi vous diriger d'une pile à une autre.

Aujourd'hui, je n'ai plus honte de ne pas accompagner mon fils à la bibliothèque régulièrement. Il vient de découvrir une vraie librairie, une librairie à l'ancienne dit-on, et j'espère bien qu'un jour, lui aussi, y sera fier d'y laisser son premier argent de poche !

Allo !... New York ?...

J'ai fini mon article pour Chroniques... Je n'ai malheureusement pas respecté la date limite !... Tant pis, ce sera pour le prochain anniversaire !

CHANTAL CADORET

UNE VIE DE LIVRE

Samedi, 13 juillet. Six heures trente-cinq. K. glissa un bras hors de la couette. D'une main inquiète, il tâtonna la pile de livres posée sur le sol. Il les bouscula doucement et les compta. Sept.

Depuis neuf ans, il ne pouvait plus se coucher sans cette barrière, ces milliers de signes qui l'écartaient du monde. Il y joignait même les soirs de grande fatigue, quatre à cinq albums de bandes dessinées.

Voilà neuf ans qu'avant chacun de ses voyages, il se rendait à la librairie acheter un viatique dont il tapissait le fond de sa valise. Trois chemises, deux cravates, un pantalon, quelques sous-vêtements, une trousse de toilette. En clôture un roman, un policier, un recueil de poèmes et un guide touristique, dans la poche de sa veste, un journal.

Dans sa chambre d'hôtel, il bouclait le territoire. Trois piles décalées savamment sur la table de nuit ou sur le sol. Au plus près du lit, le guide. Puis le roman et les poèmes. Au-delà la sociologie et la philosophie.

Il refermait la valise sur les vêtements. Posait sur le couvercle le journal et le plan de la ville acheté à l'aéroport.

Alors seulement il pouvait prendre une douche et organiser son programme. Téléphoner à B. Écrire à N. et à T. Se rendre chez W. Traverser le pont aux trois arches. Se promener dans la Ville de

pierre. Visiter le Pavillon d'Or. Se rendre aux thermes ou au Manoir des Immortelles.

Dans toutes les pièces de son appartement parisien, il avait aménagé une bibliothèque d'angle en contre-garde. Seules les toilettes et la pièce principale en étaient dépourvues. Le séjour-salle à manger était le champ des invités. Le glacis du repas où il organisait les contacts, les échanges depuis la cuisine. Souvent, il avait pensé transformer les toilettes en bastion. Juste pour porter quelques revues. Il n'était pas rare, après l'apéritif et encore à la suite du repas, qu'un collègue demande à aller aux toilettes, qu'un ami explore, ouvrant les portes les unes après les autres. Il en avait fait le projet. Pris les mesures. Dans le supermarché de bricolage, il avait renoncé. On se serait douté de quelque chose. Ces planches qu'allait-il en faire ? Pris de panique, il s'enfuyait. Abandonnait le chariot et les planches découpées à la mesure. Il avait ainsi fréquenté tous les magasins de bricolage de la banlieue proche.

K. se leva. Comme tous les matins. Il entreprit d'inspecter les murs.
La chambre.
Il lui faudrait bientôt rajouter une hauteur.
Le couloir.
Trop large. Penser à couvrir le deuxième mur. Des livres de poche. Accéder à la salle de bains. Aux toilettes. Se retourner en cas de surprise.
La cuisine.
La collection de recettes des grands chefs français constituait une protection sans questions.
Le bureau.
Calme et sécurité. Cinq mètres sur deux mètres dix de rayonnages. Il y avait bien quelques faiblesses dans les couleurs et quelques brêches dues à la taille des livres. Une concession lui avait permis un colmatage en livres couchés.
L'ensemble était solide. Il allait pouvoir commencer une journée de vacance ordinaire.

L'inspection terminée, K. alluma sous la bouilloire. Disposa un bol. Quatre tranches de pain bis. Sortit le beurre du réfrigérateur. Et, mi superstition, mi inquiétude refit en sens inverse les pas qui le

séparaient du bureau. K. posa son regard sur les dos. Eut l'intention un instant d'intervertir quelques ouvrages. L'homogénéité esthétique est le premier gage de solidité avant même la taille à condition de ne pas affaiblir l'édifice en dispersant les contenus. K. ouvrit les volets.

Simmel constituait un point faible. Levée hétéroclite du livre de poche aux très sérieuses couvertures des presses universitaires. Il avait tenté une fois, par simple dérision, de ranger les volumes de poche avec son homonyme. Le caviar et la modernité. Les clowns et la tragédie de la culture. Personne, pas même T. ou N. traversant le boyau, n'avait perçu la ponctuation.

Il retira les deux volumes sur la sociologie du rayon. Ils lui semblèrent beaucoup plus légers qu'à l'habitude. Ayant bâti pierre à pierre sa bibliothèque, il en connaissait tous les poids. C'était pourtant bien les livres. Il les sépara. Les soupesa. L'un après l'autre. Les livres avaient perdu du poids depuis le dernier remaniement. Il incrimina la sécheresse de l'air mais depuis plusieurs jours la chaleur orageuse avait imprimé aux tranches la houle régulière de l'humidité. Il examina attentivement la première et la quatrième de couverture. Tout y était. Les caractères blancs sur bleu, blancs et rouges sur vert avaient pourtant perdu de leur netteté. Il s'allongea sur la moquette et commença à feuilleter le premier. Puis le deuxième. Sur les pages tant de fois lues et annotées, l'encre avait pâli, était devenue, dans les chapitres les plus lourds, à peine perceptible.

L'usure.

La lecture use-t-elle l'écriture ?

K. se releva brutalement. Saisit une vieille édition bilingue d'Euripide aux pages à moitié coupées. Le symptome était moins net mais déjà perceptible. S'armant d'un coupe-papier, K. se mit en mesure de couper les pages.

La typographie d'Ion grisait.

Héraklès noir encore.

Les livres s'usaient et le processus semblait proportionnel à leur intégration dans la propre mémoire de K.

Un à un, K. démolit le mur de livres et constata l'épidémie.

Celan agonisait.

Althusser vide.

A quelle rapidité évoluait la maladie ?

Un diagnostic.

K. s'empara de Beuys. Il ne put que feuilleter et feuilleter encore

tant ses yeux dérivaient sur les mots, accrochaient les phrases, heurtaient les images.

A dix heures, Beuys commençait à montrer des signes de faiblesse.

A onze heures quarante, les actions étaient devenues indistinctes.

Trois heures quinze. K. rassembla tous ses livres au milieu du séjour.

Tout au plus quelques milliers de livres d'une vie.

Il bâtit un lit d'encyclopédie. Entoura l'assise de quatre murs d'ouvrages de même taille et de même couleur qu'il ajusta soigneusement. Recouvrit le fond de feuilles alternées du Monde et de Libération.

Calmement, il se déshabilla. S'allongea sur le drap de presse. Se couvrit le corps des pages du Monde Diplomatique. Tira quelques atlas en guise de couverture. Il était dix heures trente. Samedi, 13 juillet.

Dimanche, 14 juillet. Huit heures cinquante cinq. K. attendait l'ouverture de la librairie.

JEAN-MARIE BALDNER